



Direction des services départementaux
de l'éducation nationale
des Bouches-du-Rhône



PROGRAMMATION ÉCOLE & CINÉMA

2024/2025 – Bouches du Rhône



ÉCOLE ET CINÉMA

Coordination départementale Cinéma
Catherine Mallet – Cinéma La Cascade Martigues
04 13 93 02 52 – cmallet@cinemartigues.fr

Coordination départementale Education Nationale
Christel Sevilla – Conseillère pédagogique Arts Plastiques
christel.sevilla@ac-aix-marseille.fr

Site fédérateur de Marseille – cinéma L'Alhambra – Prune Paquereau : prune.alhambra13@orange.fr

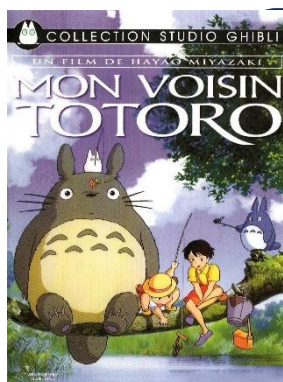
Site fédérateur d'Aix en Provence : cinéma Le Mazarin - Anne Léger-Lefebvre : leger.lefebvre@gmail.com

Site fédérateur de Martigues : cinéma La Cascade – Catherine Mallet

Toutes les informations autour des films
NANOUK (plateforme pédagogique Ecole et cinéma) <http://nanouk-ec.com/>

PROGRAMMATION CYCLE 2 / CP, CE1, CE2

La programmation cycle 2 restera accessible aux classes de Grande Section de maternelle qui le souhaitent.



MON VOISIN TOTORO

Hayao Miyazaki | 1988 | Japon | 1h26

Wild Bunch | Visa n° 84752

FILM

1

Tatsuo Kusakabe emménage dans une maison à la campagne pour se rapprocher de son épouse Yasuko, hospitalisée sur une longue durée. Leurs deux filles, Satsuki et Mei, rivalisent d'entrain et d'énergie dans leur prise de possession des lieux, inspectant tout de fond en comble. Elles iront de découverte en découverte, notamment Mei, la plus jeune, qui la première entrera en contact avec les créatures fantastiques qui peuplent certains recoins de la demeure ou les bois environnants.

Dans TOTORO tout se métamorphose pour puiser autant dans la réalité que dans l'extraordinaire comme pour compléter une réalité difficile qui a besoin de son pendant imaginaire pour apporter une forme de bienveillance.

Le film cherche à faire cohabiter deux mondes qui se répondent et s'enrichissent mutuellement en déteignant l'un sur l'autre à travers des figures fantomatiques récurrentes. Miyazaki prend soin de « semer », d'égrainer lui-même quelques petits éléments dans la mise en scène pour faire le lien entre les différents niveaux de réalité. Pour cela, il a recours à des petits indices, des objets qui prennent les relais les uns des autres avec à chaque fois une hypothèse qui vient valider leur origine. Par ailleurs, chacun de ces objets (le gland, le parapluie, l'épi de maïs) a évidemment une aura, un pouvoir magique.

Les graines ont une fonction éminemment symbolique puisqu'elles se métamorphosent et donnent naissance à des racines mais aussi à un arbre adulte, protecteur comme on le verra.

L'objet parapluie obéit donc lui aussi à une sorte de relais en faisant passer d'un monde à l'autre. Il sert avant tout à protéger, là où les graines magiques servent à faire grandir. La boucle est bouclée.

Le troisième objet qui entretient un rapport étroit entre les deux mondes condense en lui les deux aspects : protection et faire grandir. Il s'agit de l'épi de maïs. Mei se l'approprie dans la scène où la grand-mère lui sert un discours sur les bienfaits de la nature. Elle lui dit d'ailleurs que cet aliment guérit. C'est ce qui va pousser Mei à apporter cet aliment magique à sa mère malade. Elle veut prendre soin d'elle et la protéger, comme un retour logique de l'enfant vers le parent, à la manière du parapluie que les deux sœurs voulaient apporter à leur père pour le protéger de la pluie. Mei va d'ailleurs serrer cet épi contre sa poitrine tout au long de sa folle fuite, comme un enfant qui ne lâcherait son doudou sous aucun prétexte.

Miyazaki n'a de cesse de filmer la nature dans tous ses états. À la fois les états organiques, météorologiques mais aussi métaphoriques. Cette nature, tour à tour magique, effrayante, réconfortante, est celle qui vient tel cet arbre géant abriter nos peurs et nos joies de la manière la plus bienveillante qui soit, en procurant aux personnages des racines et des ailes.

Nanouk



FILM COMMUN AUX CYCLES 2 ET 3



LA BELLE ET LA BÊTE

Jean Cocteau | 1946 | France | 1h34

Avec Jean Marais, Josette Dray

SND | Visa n° 782

FILM

2

Prix Louis Delluc 1946

Quelque part au temps jadis, il était une fois un brave homme veuf et père de quatre jeunes gens. Une fille prénommée Belle, qui était aussi bonne et dévouée à son père que ses deux aînées étaient ingrates et chipies. Le fils, un sympathique bon à rien, allait toujours flanqué de son ami Avenant, épris de Belle qui se refusait au mariage. Un soir qu'il revenait à son foyer, le père s'égara et trouva refuge dans une demeure enchantée qui lui offrit dîner et repos. Alors qu'il repartait, il cueillit une rose pour Belle, déchaînant le courroux du seigneur des lieux resté jusqu'alors invisible. Un être fabuleux mi-homme mi-bête, qui le condamna soit à mourir soit à lui livrer une de ses filles.

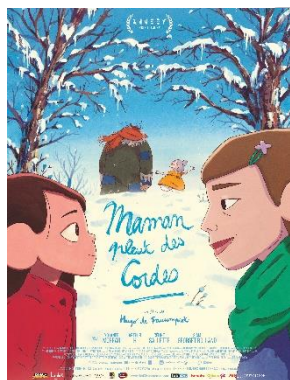
Ainsi commence le conte qui mettra la Belle en présence de la Bête, lui révélant du même coup l'irrésistible et mystérieuse puissance de l'amour.

Les historiens fixent la naissance du cinéma au 28 décembre 1895, jour de la première projection publique d'un film tourné à l'aide du cinématographe créé par les frères Lumière. Rapidement, Georges Méliès, prestidigitateur de profession et propriétaire d'un petit théâtre parisien, voit le potentiel d'une telle invention et imagine déjà la faire dévier de son objectif premier, la documentation d'une époque en images animées. Par goût pour l'imaginaire et la puissance de l'illusion, il contribuera à faire du cinéma le septième art. Dès *Le Sang d'un poète*, son premier film tourné en 1930, Jean Cocteau s'attache – tel un artisan qui cherche, expérimente et trouve – à revenir à l'essence même du cinéma de Méliès où les ficelles qui font le dispositif provoquent l'émerveillement, même pour les spectateurs blasés que nous sommes aujourd'hui. Si le carton d'ouverture de *La Belle et la Bête* dans lequel Jean Cocteau nous demande de renouer avec notre enfance a fait à l'époque l'objet de nombreux commentaires, c'est davantage le premier plan du film qui interpelle : on y voit Jean Cocteau et Jean Marais, installés dans un atelier aux grandes fenêtres, tandis que le réalisateur s'apprête – tel un maître d'école – à écrire sur le tableau noir le générique du film. Comment ne pas penser à l'immense atelier vitré que Georges Méliès avait fait construire à Montreuil pour pouvoir y tourner ses films à l'abri des aléas météorologiques ? Comment ne pas voir dans la posture de Cocteau celle d'un prestidigitateur qui nous invite à entrer dans son monde factice et ne fait aucun mystère du tour de magie qui va nous être servi ?

Alors que le réalisme poétique s'est imposé dans le cinéma français depuis les années 1930 (on compte parmi ses ambassadeurs Marcel Carné, René Clair, Jean Grémillon, Marcel Pagnol ou encore Jean Renoir) et que le contexte social de la Seconde Guerre mondiale a ouvert la voie au néoréalisme italien (Vittorio De Sica, Roberto Rossellini ou encore Luchino Visconti), Jean Cocteau prend le parti avec *La Belle et la Bête* d'ancrer son film hors du temps et en dehors de tout repère géographique.

La Belle et la Bête est donc à voir comme une sorte de manifeste en faveur d'un cinéma primitif où le pouvoir de l'illusion – et encore moins celui des effets spéciaux contemporains – ne peut rien si le spectateur a définitivement rompu, au nom d'un rationalisme ennuyeux, avec cet imaginaire foisonnant propre à l'enfance où il suffit de se raconter une histoire... pour y croire.

Nanouk



MAMAN PLEUT DES CORDES et autres films courts

FILM

Collectif | 2015 - 2021 | France, Russie | 50 minutes

Les Films du Préau | Visa n° 2021001395

3

En avant programme, trois films courts qui parlent de l'enfance, de la famille et de la nature :

LE MONDE DE DALIA de Javier Navarro Aviles (2020, 3')

Dalia découvre avec émerveillement la serre tropicale mais perd rapidement son père de vue. Un monde fantastique se déploie alors devant elle.

TOUT SUR MAMAN de Dina Velikovskaya (2015, 7')

L'histoire d'une mère qui a déjà tant donné à ses enfants qu'il semble ne lui rester plus rien. Mais la vie lui offre soudain de nouvelles opportunités.

LE REVEILLON DES BABOUCHKAS de Natalia Mirzoyan (2019, 8')

Maschunya reste à contre-cœur chez sa grand-mère pour fêter le réveillon. La soirée prend vite une autre tournure quand arrivent les invitées...

MAMAN PLEUT DES CORDES de Hugo de Faucompret (2020, 30')

Avec les voix de Yolande Moreau, Arthur H. et Céline Sallette.

Jeanne, 8 ans, est une petite fille au caractère bien trempé. Sa mère, en revanche, traverse une dépression ; elle décide de se faire aider et doit envoyer sa fille passer les vacances de Noël chez sa Mémé Oignon. Jeanne part en traînant les pieds : à la campagne, il n'y a rien à faire, et la maison de Mémé pue l'oignon ! Pourtant, contre toute attente, les vacances s'avèrent être une véritable aventure.

Ce titre poétique renferme un film tendre qui aborde avec finesse la question de la dépression d'un parent. À sujet difficile, histoire lumineuse : bien que Maman soit "triste comme une crêpe sèche au gras de jambon" (Jeannou a le sens de la formule !), le film insuffle espoir et amour au cœur du quotidien de la jeune fille et souligne la normalité de la situation.

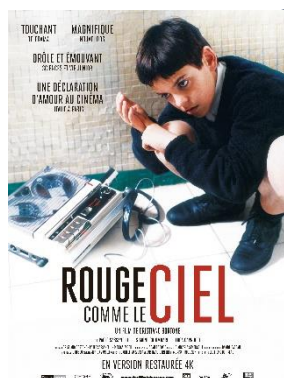
Les superbes décors, peints à l'aquarelle, subliment le récit avec leurs couleurs lumineuses.

Jeanne découvre la force du vivre ensemble et la solidarité, de façon presque magique. C'est un beau discours sur la transmission que nous amène ces personnages aussi divers que variés. C'est ainsi que la jeune fille va donner la force nécessaire à sa mère d'entamer sa guérison.

Improvisations sur des casseroles et folles paroles sous les étoiles et lampions closent le film au son de la chanson "Elle a mangé la tarte aux oignons". L'intensité et le rythme du film génèrent une joie communicative que l'on emporte avec soi alors que l'écran s'éteint. Benshi

À souligner la musique composée par Pablo Pico : *MAMAN PLEUT DES CORDES* est un film très musical. Et le meilleur exemple de cette musicalité est le personnage de Cloclo. Quoi qu'il fasse il est toujours un personnage assez poétique, marginal et musical. Il fallait donc lui trouver un son, une identité. J'ai choisi de détourner des instruments très habituels, pour leur donner une sonorité plus étrange, plus mystérieuse. En grattant avec un tournevis sur les cordes d'une guitare, tout en haut du manche là où elles sont les plus rigides, j'ai fabriqué ces petites notes pleines d'harmoniques, très aériennes, difficiles à cerner.

PROGRAMMATION CYCLE 3 / CM1, CM2



ROUGE COMME LE CIEL

FILM

Cristiano Bortone | 2006 | Italie | 1h40 | Version française

Avec Luca Capriotti, Simone Colombari, Paolo Sassanelli

Les Films du Préau | Visa n° 127051

1

Mirco, dix ans en 1970, vit en Toscane avec son père qui l'emmène régulièrement au cinéma voir des westerns. Pour imiter ses héros, Mirco décroche un fusil placé au-dessus de la cheminée, mais le coup part. Devenu presque aveugle, il doit poursuivre sa scolarité à l'institut Cassoni à Gênes. L'adaptation est difficile. En classe, Mirco doit rendre un devoir sur les saisons. Comme il a refusé d'apprendre le braille, il dérobe un vieux magnétophone et enregistre en cachette des sons naturels ou fabriqués. Il découvre qu'en coupant et collant les bandes, il peut créer de véritables histoires : un nouveau monde s'ouvre à lui... Il intitule son devoir sonore « La pluie a cessé, place au soleil ». Son professeur est très enthousiaste mais le directeur de l'école n'approuve pas du tout ses expériences et fait tout pour l'en écarter. Mais Mirco, loin de se résigner, poursuit sa passion...

Avec un titre d'une poésie délicatement surnaturelle, le film nous invite avec douceur à ressentir le drame que vit un jeune garçon. Passionné de cinéma, il devient presque aveugle. Comment percevoir le monde sans regard ? Et surtout, comment vivre sa passion alors même que celle-ci semble désormais inaccessible ?

Tirée de la véritable histoire de Mirco Mencacci, le film nous offre une belle leçon. Un jeune aveugle réussit à nous offrir une perception plus profonde, plus belle, et aussi plus clairvoyante de la beauté et de l'art. Alors oui, le ciel peut être aussi bleu que rouge, la vision de notre monde ne s'arrête pas seulement à nos yeux grands ouverts. Voir avec nos oreilles, percevoir avec notre peau, telle est la plus belle invitation que nous offre ce récit filmique.

Rouge comme le ciel est aussi un très beau film sur l'enfance où, avec Mirco, un garçon intrépide que rien n'arrête, nous partageons le quotidien de ces enfants assignés à vivre loin de leurs familles, parce qu'aveugles. Nous partageons leurs joies comme leurs désarrois et solitudes, avec une émotion parfois poignante. Le cinéaste a réussi à filmer l'intimité de ces enfants aveugles avec une rare délicatesse du regard, sans jugement moralisateur ni pitié. Toute la beauté du film réside dans ce réalisme humaniste qui s'attache à nous dévoiler le quotidien d'enfants exclus et discriminés car touchés par le handicap. Véritable œuvre qui prône la découverte et plus encore l'intimité avec ces jeunes aveugles, *Rouge comme le ciel* nous fait sentir combien le monde ne s'arrête pas à nos peurs, ni même nos différences. L'imaginaire est une puissance de vie, tel semble être aussi le message porté par ce formidable film initiatique. C'est parce que Mirco prend très au sérieux le cinéma qu'il réussit l'exploit d'offrir à ses camarades ce monde de tous les possibles, il leur permet d'ouvrir leurs yeux et leurs oreilles à la richesse de la perception.

Véritable tour de force qu'il réussit à créer, Mirco surmonte ses peurs, combat son désespoir pour faire de son handicap un allié. Sa cécité lui permet d'inventer un nouveau langage, afin d'accéder à une dimension unique. C'est la plus belle leçon que ce récit de vie nous offre. Combien l'enfance est toujours ce temps de tous les possibles, du courage comme de l'imaginaire, de la confiance comme de l'amour.

Benshi



MA VIE DE COURGETTE

FILM

Claude Barras | 2016 | France, Suisse | 1h06

Gebeka Films | Visa n° 138731

3

César 2017 : meilleur film d'animation, meilleure adaptation pour Céline Sciamma

Festival Film d'animation Annecy 2016 : Prix de public

Adapté du roman de Gilles Paris, Autobiographie d'une courgette, éd. Plon, 2002

A la mort de sa mère, Courgette, un petit garçon de 10 ans, rejoint un foyer pour enfants. Simon, Ahmed, Jujube, Alice et Béatrice ont eux aussi été malmenés par la vie. Courgette se fait accepter et apprivoise sa nouvelle vie, qui prend un relief particulier avec l'arrivée de Camille, dont il tombe amoureux. Pour éviter qu'elle ne tombe dans les griffes de sa méchante tante, la bande de copains fait preuve d'ingéniosité et de solidarité. C'est finalement Raymond, le policier qui avait emmené Courgette au foyer, qui propose à Camille et Courgette de les accueillir chez lui.

Dans la lignée du Kid de Chaplin ou des 400 coups de Truffaut, Claude Barras signe un grand film sur l'enfance en adaptant une histoire qui « part de l'ombre et va vers la lumière », selon les mots de son auteur. En abordant de front la maltraitance, en assumant le potentiel mélodramatique du sujet, *Ma Vie de Courgette* propose un film sur l'autonomie, la capacité à construire et choisir plutôt que subir. A travers des histoires d'amour et d'amitié vécues en bande et au sein de familles recomposées, il impose des valeurs fortes comme la solidarité et le choix de sa famille de cœur.

Cette proximité avec la tragédie grecque est annoncée d'emblée par le motif du ciel sous lequel se déroule cette tragédie enfantine. Ainsi, le premier plan du film, celui qui donne nécessairement un indice de compréhension, est un ciel bleu d'été à peine traversé de quelques nuages, au son des martinets, accompagné d'un petit air de guitare. Plus qu'un décor, c'est un signal de transcendance, d'universalité. Et peut-être une promesse : malgré le drame qui va suivre, c'est un ciel d'été serein qui sera la toile de fond de l'histoire. Le ciel est donc logiquement l'élément totem de Courgette à cause de son nom officiel : Icare, qui est mort pour s'être approché trop près du soleil en s'échappant du labyrinthe avec les ailes de plumes et de cire fabriquées par Dédale. Fuir par le ciel, c'est bien la tentation récurrente de Courgette, à travers sa passion pour son père fantasmé comme un super-héros et représenté par un cerf-volant. Mais Icare, c'est aussi le nom qu'il refuse de porter au profit de Courgette, un légume bien terrien qui pousse au sol. S'il a un prénom tragique, il se choisit un surnom qui va à son encontre, à la fois par sa signification, sa familiarité, et par sa forme diminutive et rigolote qui affirme le refus d'esprit de sérieux et le choix du miniature contre la grandeur cérémonielle de son nom de baptême.

Le film est surtout l'histoire de l'envers de cette déchirure originelle : l'histoire d'humains qui se rencontrent et se choisissent. La photographie déchirée de la mère de Courgette laisse place aux clichés joyeux de la bande des enfants du foyer. C'est le regard porté par les grands yeux des personnages qui nous guide dans la reconstruction d'un point de vue sur le monde. L'un des relais de ce regard est un décor récurrent, celui de la chambre. La chambre est une métaphore naturelle de l'intimité d'un personnage. Mais une chambre, étymologiquement, c'est aussi une « caméra », soit au sens moderne un outil qui permet de voir. Ce que nous permet de voir la porte entrouverte d'une chambre n'est jamais anodin : une mère alcoolique avachie devant la télé, ou une petite fille qui vient d'entrer dans la vie de Courgette. C'est dans le placard – qui est une chambre dans la chambre –, que Camille et Courgette se cachent pour se présenter pour la première fois ou pour prononcer le pacte qui va les lier. Et c'est de chambre en chambre que s'écrit l'histoire de ces deux enfants jusqu'au refuge final chez Raymond. Regarder et être regardé, c'est aussi une affaire de reconnaissance.

Nanouk